

## LIBERTÉ CONDITIONNELLE

Oui, je pourrais écrire que lorsqu'il se retrouverait à quatre pattes dans la boue, il réaliserait ce qui se serait passé. Sa nuque lui semblerait encore très douloureuse, et il hésiterait à se remettre debout. Et pourtant, il ne pourrait pas rester vautré ainsi sur le pavé gluant de la ruelle. Un passant qui le surprendrait dans cette position ridicule ne verrait en lui qu'un vieil ivrogne ayant dépassé ses doses habituelles. Difficilement, il réussirait à s'asseoir en s'adossant au mur. Mais quel mur ? Peut-être le mur de la maison lépreuse où il aurait dû entrer quelques instants plus tôt. Ou alors, peut-être la clôture du jardin d'en face où se serait caché son agresseur. Ce serait sans importance. Maintenant, il se répéterait qu'il faudrait réussir à se lever, et aller nettoyer son pantalon souillé par la gadoue du caniveau. Mais ça, il ne le pourrait pas, pas encore. Les étourdissements reviendraient dès qu'il tenterait de se redresser. Alors, il accepterait de rester ainsi, prostré dans l'ombre, sous la pluie qui ne cesserait pas de tomber, et il réfléchirait à tout ça, à ce qui l'aurait amené là, à ce qui lui serait arrivé dans cette impasse sordide.

D'abord, il n'aurait pas dû changer son itinéraire. Il aurait fallu passer, comme tous les matins, par le boulevard Lamartine et l'avenue Dulac, deux larges artères avec beaucoup de monde, surtout des piétons se hâtant comme lui vers leur bureau. Pourquoi ce jour-là aurait-il voulu emprunter cette obscure venelle ? Bien sûr, il aurait été en retard et elle lui permettrait de gagner quelques minutes. Mais son chef de service connaîtrait son habituelle ponctualité, et ne se permettrait aucune remarque désobligeante... Non, ce ne serait pas cela ! L'attrait de l'aventure alors ? Il aurait voulu savoir ce qu'il y aurait dans cette obscurité, peut-être quelque chose de répugnant, quelque chose d'interdit. Oui, quelque chose qui bouleverserait le cours de sa petite vie ordinaire.

Et puis, il y aurait eu cette fille qu'il aurait croisée et qui l'aurait regardé. Oh, à peine, mais quand même, ce serait prometteur, ce regard ! La fille serait jeune, pas une adolescente, non, mais presque. Alors, sans réfléchir, il aurait fait demi-tour. Au moment où elle serait entrée dans cette maison crasseuse contre laquelle, maintenant, il s'appuierait, elle se

serait retournée vers lui, et ses yeux lui auraient dit oui. De cela, il en serait sûr. Sans hésiter, il se serait engouffré à sa suite, et se serait retrouvé, après avoir franchi le porche, dans une courette encombrée de poubelles nauséabondes. Il se serait demandé par où elle aurait disparu. Et à cet instant précis, il aurait eu la sensation, avant de s'évanouir, que le ciel lui serait tombé sur la tête.

Et voilà. Maintenant, il serait là, assis par terre, avec son pantalon couvert de boue et sa veste déchirée. Évidemment, on lui aurait volé sa mallette, mais ce n'aurait que peu d'importance, car elle n'aurait contenu que... Alors, il se serait souvenu qu'au lieu de glisser sa carte d'identification dans sa ceinture de sécurité, il l'aurait jetée négligemment dans la mallette. Strictement interdit ! car les vols à l'arraché seraient fréquents. Et ce qu'il ne faudrait surtout pas perdre, ce serait sa carte d'identification : sans elle, on ne pourrait plus l'identifier, et il serait déclaré : « Inidentifiable » ! Il n'existerait plus. Bien sûr, il continuerait à vivre ; mais pour les autres, il serait mort. Et c'est ce qui lui serait arrivé, à lui, le triple imbécile !

Maintenant, il devrait se lever pour regagner son bureau. Il serait déjà certainement très en retard. Un coup d'œil à son poignet, et il constaterait que sa montre aussi aurait disparu. Alors, lentement, péniblement, en s'appuyant contre le mur, il réussirait à se redresser. Les vertiges seraient toujours là, mais amoindris, et il s'apercevrait qu'il serait capable de marcher. Il renoncerait à faire disparaître les traces de boue sur son pantalon, l'essentiel étant de se rendre sur son lieu de travail. Là, il s'expliquerait, et tout le monde, son supérieur et ses collègues le comprendraient et le plaindraient.

Il arriverait enfin devant la façade imposante de la Banque Co and c°, pour constater que la porte des employés serait fermée. Il aurait vraiment beaucoup de retard ! Vite, il faudrait entrer, courir dans les couloirs, aller trouver son chef de service et... Instinctivement, il fouillerait sa ceinture de sécurité, à la recherche de sa carte d'identification. Et il se rappellerait ce qui se serait passé. Alors, il pousserait le bouton de l'ouverture de secours. Une voix métallique lui enjoindrait de glisser sa carte d'identification dans la fente prévue à cet effet. Il essaierait d'expliquer qu'on la lui aurait volée, mais il se rendrait compte qu'il serait en train de parler à une porte en métal qui ne cesserait de lui répéter de glisser sa carte d'identification dans la fente prévue à cet effet. Il ne lui resterait qu'une seule chose à faire : rentrer chez lui, tout expliquer à sa femme, téléphoner à son service pour mettre les choses au point, et prendre contact avec le

Ministère de l'Identification qui lui délivrerait, sans aucun doute, une autre carte.

Son retour lui serait particulièrement pénible : impossible de prendre un volybus sans sa carte. Plus de vertige, mais un sacré mal de tête **chronique** réveillé par le coup sur la nuque. De plus, les passants se retourneraient sur son passage, intrigués par ce clochard couvert de boue qui soliloquerait en marchant et en faisant des effets de manche avec sa veste déchirée. Lui ne s'apercevrait de rien : il serait occupé à ciseler un beau mensonge pour justifier sa présence dans cette ruelle infecte où il n'aurait jamais dû passer.

Devant la porte de son immeuble, il se souviendrait tout à coup qu'il faudrait, là aussi, sa carte d'identification pour pouvoir y pénétrer. Mais il y aurait la solution de sonner la gardienne. Pas aimable, celle-là, mais ce serait quand même mieux qu'une voix métallique enregistrée. À peine aurait-il appuyé sur le bouton qu'une tête ébouriffée apparaîtrait à la lucarne, juste au-dessus de la porte, et qu'une voix hargneuse lui demanderait ce qu'il voudrait. Il indiquerait son nom, monsieur Bréchier, résidant au 3<sup>o</sup> étage, ce qui provoquerait le rire grinçant de la concierge qui affirmerait que monsieur Bréchier était quelqu'un de correct, et non pas un clochard avec une veste déchirée et un pantalon plein de boue. Il la prierait de bien vouloir prévenir sa femme. Déranger cette brave madame Bréchier, si convenable ! Et pour un pouilleux, encore, qui viendrait lui demander de l'argent, sans doute ! Ah bien non, alors ! Et elle refermerait bruyamment la fenêtre.

Le voilà, lui, maintenant, sur le trottoir, ne sachant où aller. Impossible de se rendre à son bureau. Impossible de rentrer chez lui. Il aurait faim, tout à coup, une faim atroce qui lui tordrait l'estomac. Il se mettrait alors en quête d'un distributeur de Macdogs. Et il réfléchirait à ce qu'il lui serait arrivé depuis ce matin où il aurait croisé le regard de cette fille. Lui, un monsieur bien, bureaucrate exemplaire, estimé par ses voisins, devenu un... quelle honte !... un sans-carte... Même pas la lie de la société, puisqu'il ne ferait plus partie de la société ! Il n'existerait plus. Ce serait sa carte qui, elle, existerait bien. Elle donnerait sa vie à un autre, au voleur qui l'aurait assommé dans une petite rue crasseuse.

Mais il verrait au coin de la rue, un distributeur de Macdogs. Heureusement, il aurait encore au fond de sa poche quelques pièces de monnaie ! Vite, en glisser une dans la fente... Elle retomberait, en bas, dans le réservoir des pièces refusées. Elle serait peut-être fausse... En glisser une autre... Pareil ! Il apercevrait alors une affichette collée en haut à gauche précisant que le distributeur n'accepterait pour paiement que la carte d'identification. Il se mettrait alors à taper sur l'appareil, à coups de poing et à coups de

pied, en l'injuriant. Il sentirait à ce moment-là, sur son épaule gauche, une main qui l'agripperait en le tirant en arrière. Il se retournerait, prêt à cogner... Ce serait un agent de la sécurification qui lui demanderait, bien sûr, sa carte d'identification.

Enfin ! Voilà la solution ! Il déclarerait fièrement ne pas en avoir. Et ce serait ainsi qu'on le traînerait jusqu'au commissariat de polifiction, le seul endroit dont la porte s'ouvrirait pour le laisser entrer, à la condition d'être sans papiers. Il pousserait un soupir de soulagement quand le pêne ferait entendre un claquement sec : ici, au moins, il aurait chaud, il mangerait, et on n'exigerait plus sa carte d'identification !

Mais, dans l'obscurité de la cellule, il aurait l'impression de se voir démultiplié dans un labyrinthe de glaces, comme à la fête foraine, au palais des mirages : une dizaine de pouilleux seraient là, allongés sur le sol ou assis, le dos appuyé contre le mur. Ils auraient tous un pantalon boueux et une veste déchirée.

Oui, je pourrais écrire qu'il vivrait heureux, dans cette prison, jusqu'à la fin de ses jours...

Ou alors, qu'on l'aurait, au bout d'un certain temps, jeté dehors, et qu'il serait mort de faim, sous un pont...

Ou encore que son voleur, pris de remords, serait venu lui rendre sa carte en s'excusant du préjudice qu'il lui aurait causé...

Non, je n'écrirai pas cela, car (et je vous le dis à titre indicatif) je ne raconte que des histoires vraies.